

Jean-Paul BIRURU RUCINAGIZA
Professeur
Université de Lubumbashi, RD Congo

Contribution de l'écrivain congolais à une herméneutique de la rationalité du vivre-ensemble aujourd'hui

Résumé: Dans un contexte comme celui de la République Démocratique du Congo (RDC), la crise du vivre ensemble accompagne l'homme congolais depuis longtemps. Le tracé des frontières a aggloméré des centaines de groupes ethniques – parfois antagonistes – avant que cet ensemble, voulu comme une nation, ne soit confronté à une nouvelle difficulté: la violence survenue de l'étranger, l'homme blanc. Se sont succédé ensuite des désastres engendrés par l'incurie de l'élite politique, puis les guerres et la misère qui déchirent et mutilent la RDC de manière discontinue. L'ambition modeste de cette contribution est de montrer, grâce aux indices textuels prélevés dans un échantillon réduit de textes que le contenu sémantique de nombre d'œuvres est porteur de clés invitant au vivre ensemble. Le concept d'«idiorythmie» proposé par Roland Barthes, qu'il faut comprendre comme relatif à la sociabilité impliquant la relation à l'autre, nous aidera à repérer ces indices. Nous formulons donc l'hypothèse que les mots, segments ou les œuvres entières sont construits de manière à véhiculer des contenus utiles au combat pour le vivre ensemble, la foi des écrivains en cet état de vie.

Mots-clés: violence, étranger, liberté, justice, équité

Abstract: In a context like that of the Democratic Republic of the Congo, the crisis of living together has accompanied the Congolese man for a long time. The drawing of the borders brought together hundreds of ethnic groups – sometimes antagonistic. The initiated

construction of the country as a nation, was confronted with a new difficulty: the violent arrival of the foreigner, the white man. Then followed disasters caused by the negligence of the political elite, then the wars and misery that tear and mutilate the DRC in a discontinuous way. The modest ambition of this contribution is to show, thanks to the textual indices taken from extracts of texts, that the semantic content of many works carries keys inviting us to live together. The concept of «idiorrhymia» proposed by Roland Barthes, which must be understood as relating to sociability involving the relationship to others, will help us to identify these clues. We therefore formulate the hypothesis that words, segments or entire works are constructed in such a way as to convey useful content in the fight to live together, the faith of writers, grounded in their cultural tradition.

Keywords: violence, stranger, freedom, justice, equity

Introduction

Une observation en profondeur laisse apparaître une réalité que vit l'homme postmoderne. Cette réalité remonte à un passé lointain au point que, dans les cercles de réflexion, on identifie trois évidences devenues redondantes du fait de la profondeur des douleurs dont elles sont la source (Bena et al. *Le vivre ensemble aujourd'hui. Approche pluridisciplinaire* 17): d'abord, la transformation de notre planète en une espèce de village, aggravant un certain nombre de situations; ensuite la porosité des frontières ethnographiques, étatiques et continentales et enfin, le communautarisme. Les deux premières évidences sont responsables de l'émergence des collectivités pluriculturelles, de la construction inexorable du multiculturalisme, de la multiethnicité dans un climat général d'indifférence, d'exclusion, de conflit et de violence. La troisième est plutôt à la base de la recrudescence de la stigmatisation des différences culturelles et du repli identitaire. Ces évidences se laissent percevoir partout comme des entraves majeures au vivre ensemble.

La nouvelle donne sociétale impose – et l'urgence se fait lancinante – à l'homme postmoderne de trouver des possibles et vitaux accommodements, notamment en ce qui concerne les réalités sociales complexes tributaires de la mondialisation. Comment trouver une issue sous l'angle francophone où nous nous trouvons? Christiane Ndiaye dit de la langue française

qu'elle a une histoire où les opérations d'échanges interculturelles étaient et demeurent plus difficiles à réaliser qu'ailleurs (*La francophonie imprévue: pour une poétique de la relation* 26). Elle montre cependant l'intérêt et l'importance de ces échanges dans lesquels elle envisage la voie de l'avenir. Ces échanges pourraient nous mener à dépasser à petits pas une histoire qui a créé des siècles de discorde et d'inégalités entre les peuples. Ils feraient accéder à des relations plus constructives. Pour Christiane Ndiaye, la francophonie est un phénomène pluriel et c'est pourquoi les échanges nous importent (*Ibid.* 28). Dans un monde déboussolé, la littérature francophone peut donc servir de vecteur de valeurs, inspirer des voies pour un meilleur vivre ensemble à une grande échelle. L'écrivain, artiste du langage, membre éveillé de la société, est celui qui revêt la casquette de témoin de l'esprit de son milieu, de ses tragédies et de ses fantasmes, en sus de témoigner de ses sentiments propres, sa lecture du monde, ses visions.

L'ambition modeste de cette contribution est de montrer, en étudiant le champ littéraire congolais, que les écrivains de différentes époques ont cherché à porter loin la voix des sans voix et ouvrir la fenêtre sur leurs conditions particulières et collectives. Nous formulons donc l'hypothèse que des mots, segments ou des œuvres entières sont construits de manière à véhiculer des contenus utiles au combat pour le vivre ensemble. Nous serons guidés par la charge sémantique du concept d'«idiorythmie» que nous devons à Roland Barthes, terme que commente Jean-François Bert (*Comment vivre ensemble, cours et séminaire au collège de France (1976-1977)* 36), comme relatif à la saisie des rapports sociaux représentés dans les œuvres de fiction. Il renferme un contenu sémantique dense qui réfère à la sociabilité, la relation à l'autre et/ou avec la communauté, relation de tension entre l'individu et la communauté, entre solitude et sociabilité extrapolable aux relations entre une communauté et d'autres (Kangulumba, *Idiorythmie ou fantasme de sociabilité dans Un fou noir au pays des Blancs de Pie Tshibanda* 152). Silvia Riva, lectrice de V. Y. Mudimbe, pense que celui-ci postule une bonne lecture de la littérature congolaise, car cela permettrait de mettre en lumière une «autre» histoire du Congo-Kinshasa. Il nous invite à une réflexion fondamentale sur le bon usage et sur le rôle de la littérature dans la construction d'une nation et donc du monde (*Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa* 10).

Notre réflexion emprunte cette allée d'exploration des possibilités ouvertes par cette littérature en faveur du vivre ensemble général en trois grappes logiques: d'abord, le contexte global d'écriture des œuvres littéraires

congolaises, puis les indices textuels pointant une ou des attitudes mettant en mal ou prônant le vivre ensemble, et enfin, une proposition de grille d'interprétation de ces indices. Pour ce qui est des illustrations indicelles, nous mentionnerons des extraits poétiques tandis que le contenu de romans de la même veine ne sera évoqué que sous forme de commentaires.

Un contexte fort secoué

Les débuts de la littérature francophone congolaise furent laborieux. C'est l'essor d'une littérature ethnographique qui a étoffé timidement la liberté créatrice des «évolués», les premières élites. En marge de la transcription des textes de l'oralité, les premiers essais écrits en français remontent au tout début du XX^e siècle. Déjà à cette époque se laissait percevoir l'accent de revendication notable d'une meilleure justice avec la même véhémence connue ailleurs en Afrique. Cet élan a conduit à l'élaboration de chefs-d'œuvre de la Négritude, surtout en Afrique occidentale. C'est la vague des luttes d'émancipation qui commençait partout sur le continent. Les revendications étaient véhiculées en deux thématiques: d'une part, la valorisation de la terre originaire dont on exprimait la fierté d'appartenance et, d'autre part, la critique, souvent violente, de la discrimination raciale, les brutalités et les injustices diverses subies sur sa propre terre (Biruru Rucinagiza, *Histoire abrégée de la littérature francophone congolaise* 20-37).

Des revues, maisons d'édition et nombreux concours littéraires promus par l'administration coloniale et certaines institutions ont propulsé la production littéraire dans la période d'avant l'indépendance. Une littérature voulue au départ sous-tutelle évoluera progressivement vers une expression de la contestation, la subversion ou la dénonciation. Au tournant de l'indépendance, les troubles et divers bouleversements laissent sans voix les écrivains. Ce sont les poètes qui, les premiers, vont reprendre la parole, suivis des dramaturges. Selon Silvia Riva, Pius Ngandu caractérise les rares romans de cette période comme des «documents sociaux, des reproductions objectives vécues de l'intérieur, par des situations matérielles concrètes, argumentées, destinées à des interlocuteurs qui apparaissent fréquemment dans l'agencement des séquences, dans la relation entre les images et les symboles utilisés» (*Op. cit.* 100). À l'exception de *Sans rancune* de Thomas Kanza, la production romanesque de cette période ouvre la voie à l'idéologie de l'authenticité promue par le régime de Mobutu Sese Seko. La critique de l'aliénation suscite nombre de publications, dont *La remise en question* de

Mabika Kalanda qui demeure d'actualité. Les essais congolais prennent du poids en Afrique, autant qualitativement que quantitativement. Les écrivains essayistes apportent une importante contribution à la critique littéraire.

Dans la suite, le pays étant livré à la guerre civile et à la déchirure idéologique, la société, quoique largement religieuse, se trouve en proie à la désagrégation, à l'angoisse, à la crise de conscience. C'est le procès de la nouvelle société congolaise à l'instar de toute l'Afrique noire qui obnubile les écrivains. La ville est le lieu par excellence où se joue la confrontation entre tradition et modernité. La conséquence multiforme comprend la corruption, la délinquance, la prostitution, le chômage et la pauvreté. Ainsi, dans les années soixante-dix, les romans qui sortent sont écrits sur fond de la subjectivité diversement déclinée. Quelques histoires de vie y trouveront aussi leur lieu d'épanouissement. C'est l'essor du nouveau roman congolais du type moderne. Au nombre des récits-témoignages d'événements historiques se profilent, d'une part, des romans écrits à la première personne dont le «je» est l'expression de la déchirure d'une intimité et, d'autre part, ceux dont le héros affiche un destin collectif: celui d'une catégorie sociale particulière. Il s'impose ainsi un renouvellement des formes les mieux adaptées à exprimer cette déchirure entraînant, par exemple, la complexité des constructions spatio-temporelles au lieu de la linéarité de la narration, la multiplication ou la fragmentation du sujet et l'insertion plus déterminée d'expressions lexicales ou métaphoriques africaines dans la logique de la langue française. La dramaturgie connaît une grande vivacité du fait de la création de beaucoup de compagnies. Les thèmes généralement exploités tournent autour du risque de fracture de l'unité familiale, la critique des valeurs traditionnelles, la crise de l'homme moderne en ville, les épisodes sanglants de la guerre de sécession, la conception du pouvoir ou, parfois voilés, les crimes politiques.

À la fin du XX^e et au début du XXI^e siècle, le contexte est celui de l'autoritarisme grandissant du régime de Mobutu Sese Seko. Le pays est en proie à une crise économique drastique exacerbée par l'efficacité des appareils de police et des services secrets, la baisse de la scolarisation des jeunes et sur un plan différent, la floraison de nouveaux riches, la démission des intellectuels en postes, la prolifération des sectes et syncrétismes religieux et le succès des modes nouvelles. Les voix de protestation s'élèvent. De l'extérieur du pays, hors de l'emprise de la censure, une importante vague d'œuvres visant à des transformations sociales révolutionnaires s'impose sur le marché. On assiste à des réquisitoires durs et volontaristes contre

le pouvoir et sa violence. La réécriture de l'histoire récente domine l'élan créatif de grands écrivains et critiques.

Dans la production littéraire à cheval sur le siècle finissant et le nouveau, les thèmes qui reviennent massivement renvoient aux dénonciations des carnages d'êtres humains, les guerres qualifiées de mondiales, les exodes de populations, les enfants-soldats et les enfants-sorciers. Viendra se greffer à cette fourchette thématique toute une production relative à la guerre dite de libération, dénonçant dans la fiction narrative l'esclavagisme. En même temps, les récits, souvent sous forme de contes, proposent une interprétation totalement nouvelle de la société congolaise, du continent africain et sa mythologie. Au même titre que le théâtre, la poésie connaît une prolifération de productions. Un trait dominant de la production poétique de la fin du siècle dernier et du début du XXI^e est la métaphore de l'expérience pénible de l'exil et de l'errance. On a l'impression du retour au climat qui a prévalu au lendemain de l'indépendance. Au détriment de la fiction, on assiste à la production majeure d'écrits dont la visée manifeste est d'opérer un impact sur la réalité et ce, dans l'urgence.

Indices identitaires et relationnels

C'est dans un climat de contrôle politique et culturel absolu que se forme le premier noyau de lettrés congolais francophones. Jusqu'en 1950, persiste une situation de strict contrôle de la censure, mais surtout un discours condescendant envers l'élite, appelée ici, classe des évolués. Le système colonial belge a favorisé et étendu au secteur littéraire l'isolement et le retard que le Congo-Kinshasa connaissait au plan sociopolitique par le renforcement de ces préjugés, bien reconnus par les chercheurs les plus avertis¹.

Cependant, dans les années trente, Marian Nele² a publié une plaquette qui mérite notre attention. À la lecture de ses chansons, on note une opposition constante et même radicale entre un «nous» (les habitants du Congo-Kinshasa) et un «on» (les Blancs). Cette polarisation est confortée

1. Notamment, Mukala Kadima Nzuji. Ce qui l'a amené à situer vers 1945 la naissance de la véritable littérature francophone congolaise, car, avant, on assistait à une translittération de la littérature orale au goût des commanditaires belges. Lire *La littérature zaïroise de langue française*, Paris, ACCT-Karthala, 1984.

2. Fille d'un colon flamand et d'une congolaise, Nele est l'auteure d'une plaquette d'une quinzaine de pages intitulée *Poèmes et chansons*, Bruxelles Éditions de l'Expansion coloniale, 1935.

par une orientation idéologique que met en évidence cet extrait de *Chanson des Pagayeurs*, une réussite rythmique et un hymne ouvert à la liberté et à la révolte.

Sur le grand fleuve un hippopotame nage
Nous pagayons
Et lançons vers chaque rivage
Le doux refrain de nos chansons
Puisqu'il faut servir un maître
Nous préférons
Ramer sans fin, libres, que d'être
Un serviteur en sa maison. (6)

La dénonciation de l'oppression dans laquelle vit le colonisé est à la base de tous les poèmes de Nele (*Kalinga*, *La boulangère*, *Mort en brousse*, *Chanson de pagayeurs*, *Sérénade à Jacky*, *Loin des tams-tams*, *Congolina*, *La barque de Bakundi*). Elle peut paraître surprenante dans le Congo-Belge des premières décennies du XX^e siècle, du fait de l'identité polémique de l'auteure et l'oppression coloniale de l'époque. Dans *Congolina*, par exemple, l'auteure se moque des Messieurs blancs, dupés par tout un village refusant de payer l'impôt colonial. Cet extrait nous en donne un aperçu:

Mais lorsqu'il faut payer l'impôt,
Fini le paisible repos,
Les ripailles, le bavardage,
Car, pris soudain d'un grand courage,
Au plus profond de la forêt,
Bêtes et gens, tout disparaît,
Tout le village.

Et quand les Messieurs blancs sont loin
Vers sa case chacun revient,
Très prudemment, par nuit sans lune,
Ils n'ont trouvé comme fortune,
Que vin de Palme et que chanson,
Dans mon village.
[...]
Si vous n'êtes pas très heureux,

Littératures de langue française

Pauvre, seul ou bien amoureux,
Permettez que je vous conseille,
Venez où la vie est merveille,
Venez vivre dans ce pays,
Où les jours sont doux et jolis
Dans mon village. (11-12)

Peu avant l'indépendance, Antoine Roger Bolamba publie *Esanzo. Chants pour mon pays*. Ayant eu l'occasion de visiter la Belgique et rencontré des lettrés africains et même le poète guyanais Léon-Gontran Damas, il publie son recueil où sont tissés trois thèmes: la connaissance (de sa culture), le ressourcement (les facultés d'émotion et d'imagination sont essentielles à l'acte cognitif) et la liberté (besoin ressenti suite à la rencontre/confrontation avec les conditions d'une réalité pervertie par l'irruption de l'étranger). Ces trois thèmes reviennent fortement dans le poème *Lokolé* qui, aux dires d'Albert Gérard, en s'inspirant d'une «négritude villageoise idyllique», représentée par le son mille fois répété du gong-messenger³ communique à qui sait les comprendre les «colères terribles» des ancêtres et, à ceux qui se sont introduits par la force sur une terre étrangère, la menace de mort de celui qui triomphera sur tout (*Bolamba, ou la révolution subreptice* 18-24):

Lokolé des amoureux
Lokolé des musiciens
Lokolé des conteurs
Lokolé des guerriers.
[...]
Je ne veux trahir aucun secret
Mais il faut voir
La danse des esprits
Sur les feuilles gorgées de pluie
[...]
Lokolé n'a peur de rien
Lokolé brave la force
Lokolé soutient la faiblesse
Lokolé ne joue pas
Il tue
Il tue la haine.

3. Le gong-messenger est une autre manière de désigner le Lokolé.

La contestation du colonialisme émerge avec la plus grande violence dans la seconde partie du recueil, sous couvert d'un voile ésotérique dont l'auteur a pleinement conscience et qui répond à la fois à des exigences artistiques et à des nécessités historiques (Gérard, *op. cit.* 97-144). Au cours de la même période, mais dans un genre d'expression différente, Dieudonné Mutombo publie son roman *Victoire de l'amour* (1959) dont la scène se déroule à Léopoldville. Il met en vedette le triomphe d'un jeune couple d'amoureux issus de tribus rivales, sur les préjugés ethniques. Doté d'une structure extrêmement linéaire, l'écriture de cette œuvre alterne une polémique très voilée contre les mesures répressives en vigueur à l'époque coloniale⁴ et une exaltation inconditionnelle de certaines valeurs occidentales et chrétiennes, telles que la monogamie, la liberté de choix de son propre conjoint ou le rôle de la femme dans le foyer familial.

Peu après l'indépendance, le pays est à feu et à sang. Matala Mukadi Tshiakatumba se fait le témoin assermenté d'une guerre civile qui souille le sol du sang de tant d'innocents. Il perce en profondeur les réalités qu'il rapporte pour essayer d'éclairer les causes de la mort du pays. Ce qui est frappant, c'est le fait d'y inclure l'ensemble de l'espace africain tel qu'en témoigne cet extrait:

À quand le véritable Drapeau tissé de nos mains
arrosé de notre sang?
à quand en chœur l'exécution de l'hymne
sacré de la délivrance?
le Cap sanglote, le Zambèze nous appelle,
le Limpopo charrie des fantômes.
Le temps est à l'action, le néant nous guette,
écoute le cri lacérant de l'Angola en détresse.
Zimbabwe hennit, sa crinière est un drapeau futur,
on le connaît au silence. (*Réveil dans un nid de flamme* 38)

Au cours de la même période, Thomas Kanza publie un roman dont le titre évocateur *Sans rancune* témoigne d'une hauteur de regard porté par les Congolais sur les attitudes et violences de la colonisation. La constante dans la production de romans à cette époque réside dans l'attitude «libératrice» face à la réalité coloniale. Les auteurs ne demandent rien de mieux que

4. Le phénomène de révolte à l'égard du système colonial est un fait historique également exploité par Lomami Tchibamba dans son récit *Faire médicament*, Paris, Présence Africaine, 1974.

laisser des années passées derrière eux, en évitant pour cela d'en garder quelque rancune.

L'état d'esprit de l'époque suivante peut être représenté par deux figures majestueuses de la littérature congolaise: Valentin-Yves Mudimbe et Désiré Bolya Baenga. L'intérêt de leurs œuvres pour le rapprochement des peuples dépasse les frontières du Congo-Kinshasa et de l'Afrique. Au compte du premier, on estime que l'ensemble de son œuvre témoigne d'une grande cohérence interne caractérisée par le thème de la *marginalité* et les références constantes à la double matrice existentialiste et structuraliste. Nyunda Ya Rubango affirme qu'aucune «étiquette figée ne saurait adéquatement décrire cet écrivain, essayiste et enseignant polyvalent» (*Deux écrivains et essayistes de la diaspora congolaise à l'honneur: Valentin-Yves Mudimbe et Désiré Bolya Baenga* 547-552). Valentin-Yves Mudimbe est décrit avec volupté par différents analystes comme la manifestation d'un génie «encyclopédique», artisan d'une «œuvre à la fois riche, variée, abondante et complexe» (Lufunda Samajiku). Il est «l'incarnation de l'esprit «universel» de «l'intellectuel africain» ou «homme africain», doublé de «l'homme de la Renaissance», garant de savoir encyclopédique et d'humanisme» (Lambert Fernando). *Mukalenga mulunda* ou «Seigneur de l'amitié» est sa qualification justifiée par «la manière dont il exprime sa liberté et assume ses choix», «sa carrière universitaire internationale et son statut d'écrivain» (Makolo Muswaswa). Il est aussi «un érudit dont «l'œuvre reflète la pluridisciplinarité» (Jean-Christophe Luhaka Kasende). Il est souvent qualifié d'«un critique de la société postcoloniale» (Peter Shunck); d'«un théoricien postcolonial» (Bogumil Jewsiewicki) et d'«un analyste du «conflit de mémoires» (J. Kalulu Bisanswa).

Abordant sous la même perspective et la même force de pénétration la figure de Désiré Bolya Baenga, Nyunda Ya Rubango voit en lui le «nomade cosmopolite» ou «moderne», contrastant avec «le sédentaire de l'éthique» doublé «d'observateur engagé» qui ne fait pas moins montre d'un «esprit libre» (*Op. cit.* 550). Deux de ses ouvrages, *L'Afrique en kimono* (1991) et *L'Afrique à la japonaise* (1995), préconisent pour l'Afrique le modèle du développement nippon. Dans une perspective de patriotisme et d'humanisme universel, Bolya fustige en même temps l'enfer des guerres modernes (Congo, Soudan, Birmanie, Colombie, etc.), le fléau des violences sexuelles, d'enfants-soldats et la tendance récurrente d'utiliser le viol comme «arme de destruction massive» (*Profanation des vagins* (2006)). L'hypocrisie, le silence complice ou sélectif et l'opportunisme de la communauté

internationale devant certains crimes contre l'humanité ne sont pas omis. À l'avant-garde du polar francophone africain, celui de Bolya Baenga utilise l'intertexte ou le prétexte pour «revisiter la notion de 'sauvage' et démanteler ainsi ce qui mérite le qualificatif de 'rhétorique des ténèbres'». Un collectif édité au Canada par Françoise Naudillon (*Bolya, Nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique*) met l'accent sur la dimension éthique de son œuvre qui en fait indéniablement une figure historique des lettres congolaises, africaines et francophones.

Nous trouvons d'un intérêt tout particulier de convoquer, au terme de cette rapide évocation, un écrivain doté d'un humour caustique et d'une détermination sans faille, In Koli Jean Bofane. Son roman *Congo Inc. Le testament de Bismarck* (2014), met en scène un pygmée venant de son village pour découvrir la Capitale. Ses rencontres et mésaventures l'amènent à découvrir la réalité que traverse son pays: des seigneurs de guerre désœuvrés, des pasteurs vénaux, des conseils d'administration des multinationales aux allées du Grand Marché, bref, des hommes qui ne cessent d'offrir des preuves de leur concupiscence, de leur violence, de leur bêtise et de leur sadisme. Qui sauvera ce pays spolié par l'extérieur, pourri de l'intérieur? Il pense à l'innocence et aux rêves, aux projets et à la solidarité. Mais aussi et davantage à la littérature, la vraie. Et la sienne, celle de son combat, est francophone, donc ouverte à l'échange et à l'intercompréhension!

Une lecture émancipatrice de la fiction littéraire

Dans une réflexion sur les sources de la littérature, Kasereka Kavwahihi fait remarquer qu'à force de ne s'en tenir qu'aux grands événements qui bouleverseraient le cours de l'histoire, on perd de vue la grande complexité du quotidien (*Le quotidien et la tâche d'une critique émancipatrice: une méditation* 470). S'il faut apprécier l'état de santé d'une société, d'une civilisation, bon ou enlisé, le quotidien en est la scène. Celui-ci est, en effet, le lieu où se manifestent et s'épanouissent nos grands idéaux de liberté et de bonheur. Il n'en va pas autrement au niveau de l'État et de ses institutions (sociales, politiques, économiques et culturelles). C'est à partir et devant leur quotidien qu'ils doivent être mis à la barre, jugés. C'est aussi le lieu où l'ordre social, juste ou injuste, est soit contesté, soit perpétué, par ceux-là qui en sont victimes.

Les éléments de l'évocation faite ici comme témoins de l'ensemble de la littérature congolaise jettent sous nos yeux des réalités variées de la vie

ou des scènes de la vie sociale qu'ils racontent. Dès le départ, nous notons une attention marquée au clivage au sein de la société de Nele entre les autochtones et les colons: les premiers se désignant comme «nous» et identifiant les seconds, manifestement autres, différents, par un «on» récurrent. La justification se trouve dans *L'hymne à la liberté* et appelle à la révolte dont est tiré le premier extrait. Ayant toujours vécu en peuple libre, les Congolais n'acceptent pas d'être réduits en esclavage sur leur propre terre. C'est le courage de se prendre en charge face à l'ignoble traitement imposé par un étranger, le désir de se reconstruire loin de ce lieu, au prix d'efforts incalculables, afin de préserver sa liberté, sa dignité. Cette attitude lisible comme un refus d'un déterminisme social est liée à une exigence éthique radicale, celle de la dignité humaine incompatible avec le moindre compromis rabaisant. Très instructive est l'invitation à partager les merveilles de son village que nous venons de citer plus haut et que nous reprenons ici:

Permettez que je vous conseille,
Venez où la vie est merveille,
Venez vivre dans ce pays,
Où les jours sont doux et jolis,
Dans mon village.

Le même ton monte de l'extrait suivant, relatif à la campagne de payement de l'impôt.

Fini le paisible repos,
Les ripailles, le bavardage!

Ce qui est ressenti comme une injustice, une exploitation éhontée suscite un éveil de la conscience de sa dignité et la mobilisation du courage pour réagir. «Car, pris soudain d'un grand courage.....», le parti pris est celui de ne pas tomber dans le piège de l'accommodement avec l'ordre qui mène à l'humiliation de son identité. C'est la radicalité de la lutte qui est postulée.

Pour appréhender correctement la portée de cette attitude, il faut se reporter aux pratiques inhumaines auxquelles les peuples autochtones étaient soumis dans les exploitations coloniales à l'époque de l'auteure. L'exploitation du caoutchouc en particulier, qualifié d'«or rouge», est décrite par un éminent historien en ces termes: «Le système colonial établi au Congo par Léopold II, roi de Belgique, a atteint un degré de brutalité telle qu'il sera à l'origine d'un des plus grands massacres de l'Histoire. On parle de dix millions de morts» (Elikia, *Afrique noire, Histoire et civilisation* 261).

Le choix du titre *Lokolé* chez Roger Bolamba est significatif. Ce dénominateur désigne un tambour à fente traditionnel utilisé dans différentes régions de la République Démocratique du Congo, notamment chez les Mongo de l'Équateur et au Kasai. Il est surtout utilisé pour l'envoi des messages à distance. Ce qui lui vaut l'appellation par les ethnologues de «tambour-téléphone». Puisqu'il transmet les messages, il endosse le symbolisme de la transmission de la culture. C'est une autre manière de postuler la nécessité d'assumer son identité dans la confrontation avec l'étranger. Ce qui permet de «ne ...trahir aucun secret», de communier avec les ancêtres.

...il faut voir la danse des esprits
sur les feuilles gorgées de pluie (...).

Ceci confère un tempérament bien trempé:

... Lokolé n'a peur de rien;
Lokolé brave la force;
Lokolé soutient la faiblesse.

Ces vers renvoient aux fonctions qu'assure l'usage du tambour Lokolé dans la société. En avoir une idée permet de bien savourer la beauté du texte qui, ici, thématise la connaissance de sa culture, le ressourcement et la liberté. Rappelons, en outre, le fait que la contestation du colonialisme s'est souvent opérée sous couvert d'un voile ésotérique voulu par l'auteur puisant dans sa culture d'origine qu'il convient donc d'explorer pour percer la carapace de mots, de locutions ou de segments entiers élaborés à cette fin pour goûter à sa juste hauteur la volupté sémantique des œuvres.

Ces interprètes de la réalité sociale nous font doubler le cap de l'indépendance où l'opresseur n'est plus le colonisateur, un étranger, mais ce compatriote qui l'a remplacé dans la gestion de la République. Allant au-delà de la technique de l'autopsie du réel (Compagnon, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun* 111), Matala Mukadi Tshiakatumba tente de remonter aux causes de la mort du pays (Kaufman, *La faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire* 165)⁵. Il estime que la politique publique ne représente jamais le vécu réel de la société (Scott, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*). En qualifiant la politique par le truchement des manifestations publiques, il y a risque de passer à

5. Pour les théoriciens contre la référentialité de la littérature, la représentation réaliste ne peut être abordée que comme un code élaboré, un «arbitraire idéologique naturalisé et donc masqué».

côté de la masse des actes relevant de «l'infra-politique des subalternes». Ce versant masqué, dissimulé, déguisé de la politique «officielle» témoigne que même dans des situations de domination les plus extrêmes, les dominés continuent, de façon déguisée, à contester le discours et les pouvoirs dominants, et à imaginer un ordre social différent.

Dans la plupart des pays africains, les institutions politiques sont animées par une élite qui n'a pas changé de mode de gestion de la chose publique depuis l'indépendance. Par exemple, l'élite politique congolaise est obsédée par le gain rapide, par le souci d'égaliser l'aisance matérielle de l'ancien maître. Elle n'a jamais imaginé une culture progressiste pour mettre en place un Congolais nouveau à même de prendre en charge la collectivité et lui-même. Au contraire, l'élite politique des régimes qui se sont succédé a subrepticement mis en place une politique de «zombification» (Moka-Mubelo, *L'utopie de la dignité humaine face au réalisme de la politique de zombification* 830). Celle-ci consiste à créer des structures qui appauvrissent l'esprit dans ses possibilités d'imaginer, de concevoir et de conduire un raisonnement cohérent. Elle favorise des structures qui oppriment l'usage public de la raison qui empêche ainsi toute innovation, tout exercice de l'esprit critique et toute capacité de penser par soi-même. Il s'agit de maintenir l'ignorance publique, d'encourager le raisonnement de l'irresponsabilité et de promouvoir «l'imbécilisation collective» (Mana Kā, *Pour une éthique de l'identité humaine. La tragédie des migrants et des immigrants dans le monde d'aujourd'hui* 969-980). En ignorant cet arrière-plan du roman, de la poésie et du théâtre de cet espace de temps, on ne saurait saisir la portée des critiques acerbes visant cette élite politique. Pourquoi mettre à nu son attitude? C'est simplement dans le but de l'amener à s'amender, à harmoniser sa politique avec les aspirations des citoyens, donc permettre un vivre ensemble harmonieux.

Les romanciers évoqués ci-dessous sont à la fois enracinés dans leurs milieux d'origine et se font porte-voix de la diaspora. Ils assurent l'avènement d'une approche novatrice. Pour Thomas Kanza, il ne sert à rien de ressasser tout ce qui a été subi de la part de l'étranger-oppresseur. Le dépasser «sans rancune» est indispensable pour aborder une nouvelle phase de vie ensemble susceptible de promouvoir un bien meilleur futur pour toutes les parties. Valentin-Yves Mudimbe et Désiré Bolya Baenga vont dans le même sens. Le Congolais actuel, différent de celui d'hier par l'instruction reçue, parfois jusqu'à un niveau très élevé et du fait aussi d'assumer en lui la culture des autres, se doit de porter un regard critique sur sa propre culture

et d'éviter de s'approprier sans examen celle des autres. Les personnages de Valentin-Yves Mudimbe se posent des questions sur le sens de leur vie, de leurs engagements et sur les rapports avec les autres. Il ne suffit pas d'étudier les rapports sociaux (voir son roman *L'Écart*), il faut, en outre, en étudier les effets psychiques. Comme sujets, nous sommes affectés par les préjugés contenus dans les études ethnologiques et sociologiques parfois les plus sérieuses. Valentin-Yves Mudimbe estime que si la vie quotidienne est le lieu où nous nous construisons et nous nous posons comme sujets, où nous contestons l'ordre établi ou le perpétons par nos gestes de lâcheté et par l'accoutumance à l'assujettissement qui culmine dans l'aliénation et le renoncement à soi, elle est aussi le lieu où se manifestent les pathologies sociales causées par les systèmes de pouvoir.

La perspective ouverte par ces romanciers est donc une proposition d'aménagement de l'identité de soi basée sur une révision critique de soi et de tout apport étranger appelé à intégrer la nouvelle identité, seule susceptible d'ouvrir à un vivre ensemble véritable et productif. Rappelons que Mudimbe est qualifié de «l'incarnation de l'esprit 'universel'», «un 'mukalenga mulunda'» ou «Seigneur de l'amitié», l'amitié entre les peuples justement! De même, à la figure de Désiré Bolya Baenga sont liés les qualificatifs de «nomade cosmopolite» ou «moderne», contrastant avec le «sédentaire de l'éthique», «doublé d'observateur engagé» qui ne fait pas moins montre d'un «esprit libre», etc. L'invitation au peuple congolais et africain à faire montre d'imagination lui permet de leur suggérer le modèle de développement nippon. Bref, son œuvre est simplement «éthique».

Les perspectives menant au vivre ensemble universel prônées ne sont pas l'aboutissement d'une maturation de la mentalité. Déjà dans les extraits proposés plus avant, le ton général est celui de révolte, de résistance, de dénonciation, etc. Il s'y lit aussi une ouverture nette à l'accueil de l'étranger conditionné par son changement de posture. C'est une invitation à être simplement humain pour faciliter la vie ensemble.

Nous avons relevé également l'évocation d'un essor collectif. Pas seulement la libération du peuple congolais mais aussi angolais, zimbabwéen, du Cap, du Zambèze et de tout autre peuple opprimé. L'hymne de la délivrance en vue de la libération mérite d'être chanté en chœur! Autant dire qu'il y a là l'étalage d'une grande ouverture, un accueil inconditionnel proposé à tous! À l'attitude inamicale du colon exploiteur est opposée une générosité sans fard. La finale du poème *Lokolé* allusionne la force de la

culture, seule à même d'anéantir la haine en quiconque préfère ne point s'en départir.

Conclusion

La compréhension de la notion d'«idiorythmie» de Roland Barthes offre une clé de lecture de la manière dont les poètes autant que les romanciers investissent leur passion au-delà du quotidien de grands oubliés en vue d'ouvrir des perspectives d'un environnement humain plus salubre à tous égards (Rosanvallon, *Le parlement des invisibles* 47). La réflexion ébauchée ici rentre dans la tâche de toute pensée critique visant d'élucider les faits, dans le but de «comprendre ce qui se passe effectivement, d'entrer dans sa logique et son esprit pour le prolonger, le conforter, en rectifier les trajectoires». Fabien Eboussi Boulaga reprenant Jean Ladrière, parle de rejoindre un monde en contribuant à son élaboration (*Les conférences nationales en Afrique noire, une affaire à suivre* 10).

Il s'est agi ici, en fait, d'évoquer la manière de construire des significations et de conceptualiser la réalité, c'est-à-dire la manière dont le contenu sémantique du discours au sein des œuvres littéraires congolaises s'organise pour porter loin un message surdéterminé. Une surdétermination pointant dans deux directions. D'une part, le dévoilement d'un ordre chaotique reprouvé autant que d'un monde originel brouillé par des apports extérieurs, et d'autre part, une téléologie pointant des possibilités d'un vivre ensemble universel meilleur.

Les causes profondes du mal-être sociopolitique et économique, ou du déséquilibre qui emprisonne l'homme sont épinglées: *violence, injustice sociale, ségrégation, discrimination, pauvreté, tribalisme, exil dans son propre pays*. Ce sont les signifiés profonds qui illustrent douloureusement l'architectonique qui empêche le vivre ensemble. Les uns étant dans un océan de prospérité, les autres reclus dans une espèce d'île de pauvreté quasi absolue. Les pistes novatrices sont proclamées: *la liberté, l'invitation au partage du bonheur, du village idyllique, la connaissance de sa culture, l'initiation à l'écoute du Lokolé, symbole du ressourcement, le refus de rancune, le courage de s'assumer, l'amitié entre les peuples, l'adoption des meilleures options de développement (éthique chrétienne, la technologie niponne)*, etc. C'est la conscience d'un inéluctable réseau de réciprocité du fait que nous communions au même destin. Nous sommes faits pour vivre ensemble en raison du caractère interdépendant de la réalité.

Bibliographie

- Bena, Jonas Makamina, Nsapo Kalamba, Silvain et Verhaeghe, Samuel, (dir.), *Le vivre ensemble aujourd'hui. Approche pluridisciplinaire*, Paris, L'Harmattan, 2017.
- Bert, Jean-François, «Roland Barthes, Comment vivre ensemble, cours et séminaire au Collège de France (1976-1977)», in *Le Portique* 10 | 2002, <http://journals.penedition.org/leportique/673> (consulté le 16 novembre 2022).
- Biruru Rucinagiza, Jean-Paul, *Histoire abrégée de la littérature francophone congolaise*, Lubumbashi, Presses Universitaires de Lubumbashi, 2022.
- Bolamba, Anrtoine-Roger, *Esanzo. Chants pour mon pays*, Paris, Présence Africaine, 1955.
- Compagnon, Antoine, *Le démon de la théorie. Littérature et sens commun*, Paris, Seuil, Collection «La Couleur des idées», 2011.
- Eboussi Boulaga, Fabien, «La quotidienneté, étalon de nos luttes. Propos recueillis par Aurore Chaillou, Jean Merckaert», in *Revue Projet*, n° 351, 2016/2, p. 73-77.
- Eboussi Boulaga, Fabien, *Les conférences nationales en Afrique noire, une affaire à suivre*, Paris, Karthala, 1993.
- Elikia, M'Bokolo, *Afrique noire, Histoire et civilisation*, tome II, Paris, Hatier, 1992.
- Gérard, Albert, «Antoine Roger Bolamba, ou la révolution subreptice», in *Études de littérature francophone*, Dakar-Abidjan, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1977, p. 18-24.
- In Koli, Jean Bofane, *Congo Inc. Le testament de Bismarck*, Paris, Actes Sud, 2014.
- Kä, Mana, «Pour une éthique de l'identité humaine. La tragédie des migrants et des Immigrés dans le monde d'aujourd'hui», in *Congo-Afrique*, n° 520, décembre 2017, Kinshasa, CEPAS, p. 969-980.
- Kangulumba Munzenza, Willy, «Idiorrythmie ou fantasme de sociabilité dans *Un fou noir au pays des Blancs* de Pie Tshibanda», in Jonas Makamina Bena et al. (dir.), *Le vivre ensemble aujourd'hui. Approche pluridisciplinaire*, Paris, L'Harmattan, 2017, p. 151-182.
- Kanza, Thomas, *Sans rancune*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- Kasereka, Kavwahirehi, «Le quotidien et la tâche d'une critique émancipatrice: une méditation», in *Congo- Afrique*, n° 555, Kinshasa, CEPAS, mai 2021, p. 470-481.
- Kaufmann, Vincent, *La faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire*, Paris, Seuil, Collection «La Couleur des idées», 2011.
- Lomami, Tchibamba, *Faire médicament*, Paris, Présence Africaine, 1974.
- Mabika, Kalanda, *La remise en question, base de la décolonisation mentale*, Kinshasa, Collection Études congolaises, O.N.R.D., 1967.
- Moka-Mubelo, Willy, «L'utopie de la dignité humaine face au réalisme de la politique de zombification», in *Congo-Afrique*, n° 538, Kinshasa, CEPAS, Octobre 2019, p. 828-837.
- Mukala, Kadima Nzuji, *La littérature zaïroise de langue française*, Paris, ACCT-Karthala, 1984.

Littératures de langue française

- Mutombo, Dieudonné, *Victoire de l'amour*, essai romanesque, Collection Élite, 1954.
- Naudillon, Françoise, *Bolya, Nomade cosmopolite mais sédentaire de l'éthique*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.
- Ndiaye, Christiane, *La francophonie imprévue: pour une poétique de la relation*, Paris, Seuil, 2009.
- Nele, Marian, *Poèmes et chansons*, Bruxelles, Éditions de l'Expansion coloniale, 1935.
- Nyunda Ya Rubango, «Deux écrivains et essayistes de la diaspora congolaise à l'honneur: Valentin-Yves Mudimbe et Désiré Bolya Baenga», in *Congo-Afrique*, Kinshasa, n° 467, septembre 2012, p. 547-552.
- Riva, Silvia, *Nouvelle histoire de la littérature du Congo-Kinshasa*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Rosanvallon, Pierre, *Le parlement des invisibles*, Paris, Seuil, 2014.
- Scott, James C., *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, trad. Olivier Ruchet, Paris, Amsterdam, 2008.
- Tshiakatumba, Matala Mukadi, *Réveil dans un nid de flamme*, Paris, Seghers, 1969.